

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin

Départ. du Bas-Rhin

Schweighaeuser, Jean Geoffroy

Mulhouse, 1828

Enceinte antique, appelée le mur payen

[urn:nbn:de:bsz:31-341685](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341685)

ENCEINTE ANTIQUE, APPELÉE LE MUR PAYEN.

La croupe de la montagne, à mi-côte de laquelle s'avance le château de Landsberg, s'appelle la *Bloss* : elle présente un vaste plateau, en grande partie bordé de rochers, et communiquant, par une crête étroite, avec la montagne de Sainte-Odile. La cime de celle-ci est une roche plate et peu large, mais longue d'environ 450 mètres, qui s'avance vers l'est. Vers l'extrémité, elle est coupée à pic à la hauteur de 60 pieds. C'est au bord de ce précipice qu'une célèbre abbaye fut fondée par la fille d'Étichon. Ses vies, écrites au moyen âge, rapportent que les chasseurs de son père avaient découvert sur cet emplacement les ruines d'un château, que l'une dit avoir été construit par le roi Marcellien et une autre par l'empereur Maximien. Le premier de ces noms est inconnu à l'histoire de nos contrées; le second s'applique avec la plus grande probabilité à Maximien Hercule, collègue de Dioclétien, qui a souvent résidé dans les Gaules. Il ne reste plus de traces de ce château, et il est incertain qu'une chapelle, détruite il y a un siècle, que la tradition dit avoir été un temple payen, ait eu réellement cette origine. Mais un monument bien plus vaste a bravé jusqu'ici les ravages du temps. Outre la crête qui joint la Bloss à ce rocher, une pente doucement inclinée la met en communication avec le plateau moins élevé d'une autre montagne qui se prolonge vers le nord. Toutes ces sommités, ayant à peu près dix mille mètres de circuit et environ un million de mètres carrés de surface, sont environnées d'un mur antique. Construit sur les rochers qui les bordent, il longe souvent des précipices effrayans : quelquefois on ne le suit qu'avec peine à travers les bois touffus qu'il parcourt. Les assises inférieures sont ordinairement des masses informes, qu'il est difficile de distinguer de la roche naturelle : les autres sont grossièrement équarries, et elles étaient jointes entre elles par des tenons en bois de chêne, taillés aux deux bouts à queue d'aronde. D'épaisses couches de *lichens* couvrent aujourd'hui la superficie des pierres que souvent le temps a disjointes, et presque tous les tenons ont disparu; mais on voit sur la plupart des pierres trois ou quatre entailles dans lesquelles ils étaient placés. Ces pierres sont d'une dimension tellement considérable, que souvent une seule fournit toute l'épaisseur du mur, qui est constamment de plus de cinq pieds. Ordinairement cet espace est occupé par deux pierres d'une longueur inégale; presque jamais il n'en a fallu un plus grand nombre. Ce mur est fort délabré en quelques endroits; mais il en existe encore de grandes portions d'un aspect imposant, et quelques-unes de huit à dix pieds de haut. L'on dit qu'autrefois il s'élevait à quinze pieds.

Cet ouvrage gigantesque s'appuie au midi sur une roche coupée à pic, nommée *Mennelstein*, qui domine le château de Landsberg et d'où la vue plane sur l'Alsace et le grand-duché de Bade. Une portion fort bien conservée du mur se dirige de ce point vers le nord-est. Le chemin ordinaire venant de Landsberg en

fait le tour; mais elle mérite d'être examinée de plus près, et un petit sentier, qui la cotoie à travers les taillis, en offre la facilité. Le chemin direct du Mennelstein au couvent passe sur le point culminant du plateau et ne se rapproche du bord suivi par le mur qu'à l'endroit où l'on voit, sur sa gauche, les traces d'un abreuvoir taillé dans le roc. On aperçoit bientôt, sur la droite, de beaux fragmens du mur; mais ils finissent par se perdre dans les escarpemens naturels. Au milieu de la crête rétrécie que bordent ces précipices, on remarque surtout deux roches d'une forme bien singulière : leurs masses énormes sont superposées de manière à laisser beaucoup de jour entre la base, qui tient à la montagne, et les portions qui s'élèvent en l'air. Les gens du pays les appellent les *boulangers*, en les comparant à des pains ronds posés les uns sur les autres. Ce n'est cependant qu'un jeu de la nature, peut-être un peu aidé par l'art. A l'endroit où l'on monte au haut du rocher à l'autre extrémité duquel est le couvent, le chemin est pavé et l'entrée est taillée dans le roc.

A l'ouest du Mennelstein le mur est d'abord fort dégradé : bientôt cependant on en retrouve le caractère imposant auprès d'un précipice formé par le *Schaftstein*, et au-dessus d'une roche isolée et perpendiculaire, s'élevant en dehors de l'enceinte, mais qu'une portion de mur, dont on voit encore les traces, mettait en communication avec celle-ci. Il paraît que l'usage, auquel cette roche était visiblement destinée, lui a fait donner le nom de *Wachtstein* (pierre de garde ou d'observation), corrompu aujourd'hui en celui de *Wachtelstein* (roche aux cailles). Un peu plus loin on voit, à l'extérieur d'un angle du mur, une grotte et une galerie de rochers, que la nature semble avoir ébauchées, et l'art avoir façonnées d'une manière grossière. Elles ont une ressemblance frappante avec plusieurs monumens de nos provinces de l'ouest réputés druidiques. Cette partie de l'enceinte fait ensuite le tour d'une saillie du plateau qui s'avance vers l'occident. Elle est traversée par un chemin venant de Landsberg et de Barr, où l'on reconnaît quelques traces d'un pavé antique et qui communiquait peut-être avec la route ancienne remarquée auprès d'Ittenwiller. Sur le revers de cette saillie le mur est fort délabré et le chemin en cotoie les vestiges sans qu'on les aperçoive facilement. Bientôt cependant on retrouve des assises fondamentales plus visibles, et l'entaille d'une queue d'aronde, dirigée vers l'intérieur de l'enceinte, marque la place où se liait à ce côté un mur transversal qui monte vers la crête orientale. Au milieu de cette distance il en subsiste des restes considérables. Jusque-là on a traversé des taillis et des forêts; ici s'ouvrent des prairies, mêlées de terres labourées, et une source, couverte d'une petite voûte et précédée d'un abreuvoir, offre un point de repos fort agréable : on l'appelle la fontaine de Saint-Jean. Le mur embrasse cet espace cultivé, et le côté occidental, qui, de ce point, se dirige droit au nord, redevient fort imposant au-dessus de la vallée sur la pente de laquelle sont situés les châteaux de Dreystein. Un ancien chemin creux longe cette direction : mais le chemin le plus frayé tourne à l'est et conduit au plateau du couvent. Il rejoint, au bas

de la montée, une route pavée qui vient du village d'Ottrott. Ce pavé, qui se prolongeait autrefois jusqu'à ce village, a été reconnu, par tous les auteurs qui ont traité de cette montagne, pour un ouvrage des Romains. On n'en voit aujourd'hui des restes bien conservés que dans quelques endroits au nombre desquels est cette montée. L'entrée par laquelle cette route arrive au plateau, est taillée dans le roc immédiatement au-dessous de celle à laquelle conduit le sentier du Mennelstein. L'une et l'autre pouvaient être fermées, et ce plateau de rocher, isolé artificiellement de la crête qui le joint à la Bloss, formait la citadelle de cette vaste fortification. Il paraît même que, pour en assurer encore mieux la défense, il était enveloppé par le mur de l'enceinte, du moins jusqu'au point où il est coupé à pic à une grande hauteur.

Près des bâtimens du couvent, un sentier descend, à travers les rochers, vers une belle fontaine qui porte le nom de Sainte-Odile : avant d'y arriver il présente quelques vestiges d'un ancien pavé. Plus loin il conduit, soit à Nidermunster, soit à Truttenhausen et Barr. Du côté opposé un autre sentier descend vers la route d'Ottrott. Au nord du plateau où se trouvent ces édifices, le mur se dirige vers la partie supérieure de la vallée de Saint-Nabor. C'est là qu'il est traversé par cette route, et le pavé est conservé en ce lieu. La nature a flanqué cette entrée d'énormes rochers, l'art n'a rien fait pour la fortifier davantage. Plus haut la route traverse une belle prairie, au-dessus de laquelle elle rejoint, ainsi qu'il a été dit, le chemin de la fontaine de Saint-Jean.

Un peu au nord de cette prairie, située sur la pente qui joint la Bloss à la troisième montagne comprise dans cette fortification, cette montagne ne présente qu'une crête étroite, séparant la vallée de Saint-Nabor d'un embranchement de celle de Dreystein. Cet étranglement de l'enceinte est coupé par un mur transversal fort ruiné. Près de là un chemin pavé, communiquant un peu au-dessous de l'entrée inférieure avec la route d'Ottrott, arrive à cette subdivision septentrionale. Avant d'y entrer il est dominé par un rocher perpendiculaire, auquel la singularité de sa base, qui semble reposer sur plusieurs colonnes, a fait donner le nom de *Stollhafen* (pot à pieds) ; cette entrée elle-même était fortifiée de plus par un coude du mur dont on voit encore les assises fondamentales. Plus au nord la croupe de cette montagne s'élargit considérablement, et le mur oriental suit, jusqu'à la distance d'environ 500 mètres, le bord rocailleux de la vallée de Saint-Nabor, dont plus bas la route d'Ottrott longe la pente. Mais alors la vallée dite Hagelthal, qui descend au nord-ouest, resserre de nouveau cette sommité, et le mur la traverse pour suivre le bord de cette autre vallée. Il est très-délabré dans cette partie ; on voit cependant qu'il aboutit à une pointe environnée de précipices formidables, qui s'avance entre le Hagelthal et la vallée de Dreystein. Le mur occidental, bien mieux conservé, rejoint, par une courbe ondulée, cette même pointe, vis-à-vis de laquelle les ruines d'un château, appelé Hagelschloss, couronnent

d'autres rochers également très-escarpés. En ligne droite cette extrémité septentrionale de l'enceinte ne serait éloignée du Mennelstein que de 3070 mètres, mais les courbures des montagnes rendent cette ligne purement idéale, et il faut près d'une heure et demie pour parcourir cette distance par le chemin le plus court. Les deux étranglemens, coupés par des murs transversaux, la divisent en trois parties à peu près égales, et les surfaces même des trois portions de l'enceinte ne diffèrent pas de beaucoup.

Un plan levé en ma présence avec la plus grande exactitude par M. Thomassin, capitaine d'artillerie, et que nous comptons publier en même temps que cette description, en facilitera l'intelligence. Il pourra servir de guide à ceux qui voudront visiter en détail ce monument et ceux dont il est environné. Les plans qu'on en avait jusqu'ici sont tellement fautifs, que du côté du nord l'erreur s'élève jusqu'à 1500 mètres.

Cette enceinte, unique en son genre, n'étant accompagnée d'aucune inscription, et les historiens ou les géographes anciens ne fournissant aucun renseignement à son sujet, on ne peut en déterminer les auteurs et la destination que par des conjectures fondées sur des combinaisons d'analogie. Schœpflin, en traitant de la période celtique de notre histoire, fait un rapprochement très-frappant entre le caractère général que présente ce monument et ce que dit César de plusieurs villes fortifiées des Gaulois. Leurs murs longeaient les bords rocaillieux des plus âpres montagnes; et en cas d'invasion, des peuplades entières se retiraient dans leurs enceintes, qu'on étendait alors par de nouveaux murs, également construits au bord des précipices. Arrivant ensuite à la période romaine, ce savant historien de l'Alsace attribue ce travail exclusivement à nos conquérans. Mais comme il n'ignorait point que leurs camps stables étaient d'une forme plus régulière et d'une étendue bien plus petite que cette enceinte; il établit dans celle-ci deux ou trois stations isolées et suppose que le reste des murs n'étaient destinés qu'à protéger les communications de ces postes. Cette hypothèse, occasionée en partie par les erreurs des anciens plans, ne s'accorde, ni avec la grandeur de l'ouvrage, ni avec le tracé réel de ses contours. Le même auteur suppose aussi que les différentes portions du mur ont été construites à des époques très-diverses; tandis qu'à l'exception d'un petit nombre de réparations qu'on reconnaît facilement, le caractère du mur est partout absolument le même.

On ne saurait disconvenir que plusieurs raisons portent à attribuer aux Romains, ou du moins à l'époque de leur domination dans ces contrées, la construction du mur dont les ruines subsistent aujourd'hui. Sans parler des routes pavées qui pourraient être postérieures à son élévation, les instrumens perfectionnés et l'immense travail qu'exigeaient ces entailles et ces tenons, semblent indiquer une industrie fort avancée, mise en mouvement par un grand pouvoir. Il se constate d'ailleurs de plus en plus que les Romains faisaient, pour consolider leurs murs, un usage assez fréquent de ces tenons en bois; tandis que, selon César, les Gaulois employaient pour le même but de longues poutres

alternant avec les pierres. En même temps la conservation de quelques-uns de ces morceaux de bois, au milieu de pierres dont la jonction imparfaite ne les préservait qu'incomplètement de l'intempérie des saisons, empêche de faire remonter l'origine de ce travail à un temps immémorial, où toutes les suppositions seraient admissibles. Enfin, le père Albrecht, prieur du couvent de Sainte-Odile et auteur d'une histoire fort méritoire de cette montagne, publiée en 1751, assure que, de son temps, des médailles romaines ont souvent été trouvées par des tailleurs de pierre dans l'intérieur même de ce mur. Mais aucune de ces raisons nous force à admettre que les Romains aient tracé le plan primitif de cette fortification, dont les lignes irrégulières et la grande étendue s'accordent si peu avec les règles de leur castramétation. D'un autre côté, cette étendue, jointe à l'apreté de ces hauteurs (dont surtout la rareté de l'eau ne pouvait faire supporter le séjour à une grande masse d'hommes que dans le cas d'une nécessité pressante), donne une grande prépondérance à la conjecture, appuyée d'ailleurs par diverses traditions du moyen âge, que cette enceinte était un lieu de refuge en cas d'invasion. Les Gaulois qui, dans d'autres contrées, avaient la coutume de chercher, lors de ces événemens, leur sûreté dans des villes placées sur des hauteurs, peuvent, dans un pays où les montagnes sont plus élevées, avoir consacré celle-ci au même usage, quoiqu'il ne s'y trouvât point d'habitations constantes, ou que du moins elles furent en petit nombre et n'ont point laissé de traces. Les roches singulières qu'on a laissé subsister dans l'intérieur ou autour de cette enceinte et qu'un art grossier paraît même avoir en partie façonnées, peuvent, à cette époque, avoir servi en même temps au culte religieux. L'usage militaire doit avoir été négligé pendant le temps où les Romains avaient tracé des limites fortifiées de leur empire bien au-delà des rives du Rhin. Mais quand ces limites furent détruites et que notre province fut sans cesse exposée aux invasions des *Alemanni*, le besoin d'un tel lieu de refuge a dû de nouveau se faire sentir, et la population, mêlée de Romains, de Germains et de Gaulois, qui occupait nos plaines, pouvait songer à renouveler, selon les procédés qui étaient alors en usage, les lignes de défense d'une fortification dont, sans doute, elle n'avait point perdu le souvenir. Il est aussi fort naturel de supposer qu'elle fut secondée à cet effet par l'autorité suprême. Or, cette époque coïncide parfaitement avec celle du règne de Maximien Hercule, dont une vie de Sainte-Odile rattache le nom à ce monument. Il n'est même point sans vraisemblance que l'auteur de cette vie ait été guidé par une inscription qui a pu exister en ce lieu et dont une lecture moins habile a pu produire la variante de Marcellien. Enfin, Eumène, panégyriste de Maximien, lui attribue la réparation d'un grand nombre de fortifications le long des limites du Rhin, et ce prince et ses contemporains sont parmi les empereurs dont on a trouvé le plus de médailles, tant dans tout notre pays que surtout aux environs de cette enceinte. Entre autres, un vase de bronze découvert à Rosheim en renfermait plus de mille, et elles étaient d'un coin si frais qu'on peut être tenté de croire qu'elles avaient

fait partie du paiement d'un des entrepreneurs de ce travail et furent enterrées par lui.

C'est du reste à tort qu'on a dit que cette fortification avait résisté à César, qui, d'après ses propres commentaires, n'est jamais venu jusqu'ici; ou bien, qu'on y a vu le camp établi au haut des Vosges dont parle Lucain, et qui était destiné à tenir en respect les Lingones, c'est-à-dire les habitans du pays de Langres. Il se peut qu'elle soit indiquée par un passage un peu obscur d'Ammien Marcellin, si toutefois dans le récit de la défaite de Barbation, général rival de Julien, attaqué dans nos contrées par les *Alemanni* et repoussé dans le pays des Rauragues, les mots *Gallico vallo discretus* admettent le sens que ce général s'était renfermé dans une fortification gauloise. Mais le document le plus ancien, où l'on en trouve une mention certaine, est une bulle du pape Léon IX, qui, en confirmant l'abbaye de Sainte-Odile dans la jouissance des terres contenues dans cette enceinte, l'appelle *Septa gentilis muri* (l'enceinte du mur payen).

MONASTÈRE DE SAINTE-ODILE.

Lors de la naissance de S.^e Odile, Étichon, son père, demeurait à Oberehnheim, et l'on montre encore son château dans cette petite ville, dont le nom s'écrit aujourd'hui Obernai. Elle est située à une lieue du pied de la montagne qui porte le nom de cette sainte. Plusieurs chartes des ducs d'Alsace de la maison de Souabe sont datées de ce château; mais il fut détruit en 1246 dans la guerre de l'évêque Henri de Stahleck contre l'empereur Frédéric II, et l'édifice actuel paraît être fort postérieur à cette époque. Des tours d'un aspect bien plus antique garnissent les murs dont cette ville, autrefois impériale, fut environnée peu de temps après cette guerre. Une église du même siècle, située dans l'intérieur de la ville, est d'une construction peu remarquable; une autre, plus grande, fut élevée hors des murs depuis l'an 1456. Cette ville, d'une position fort agréable et qui n'est étrangère ni à l'instruction ni à l'industrie, offre, pour visiter les monumens de ces contrées, des chemins encore plus commodes que ceux de Barr. Une grande route continue jusqu'au village d'Ottrott, et l'on monte alors, par la voie romaine, directement à la montagne de Sainte-Odile.

L'administration du duché d'Alsace par Étichon est constatée par deux chartes, dont l'une lui fut adressée par Childeric II, en 673, et l'autre par Thierry III, en 684. On croit qu'il fut appelé à ce duché vers l'an 666. Du reste, les détails de sa vie sont peu connus, et son origine a été l'objet de beaucoup de discussions. La plupart des auteurs soutiennent que ses ancêtres ont été maires du palais des rois de France et même qu'il était parent, ou du moins allié de la famille royale. Schœpflin conteste ces généalogies et croit que ce duc était plutôt de l'antique et illustre famille des Guelfes. Il est plus certain que son épouse Bereswinde était proche parente de S. Léger, évêque d'Autun, qui a exercé les premières charges de l'état sous la minorité de Clotaire III et pendant une partie